

L'agrile

Emmanuel Bouchard

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64603ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, E. (2011). L'agrile. *Moebius*, (128), 99–102.

EMMANUEL BOUCHARD

L'agrile

*Les petites histoires que les arbres se racontent
Parmi lesquelles nous marchons*

Judy Quinn

La première fois, je n'avais même pas remarqué la couleur de la maison. C'est le frêne géant qui m'était entré dans l'œil, déployant ses branches dans l'espace de ma conscience. Un second violon, la maison. Lui, ce monstre bien planté, il voyageait horizontalement, les feuilles en pâmoison. Un arbre pourtant, la solidité et tout. Et cette souple ondulation dans le haut du corps qui faisait oublier son âge.

Après notre visite, Jacqueline m'avait reproché mon manque d'intérêt. De son côté, elle avait posé des tas de questions à l'agent immobilier. «Tu me trouves pointilleuse, mais c'est important, Gabriel. Ce n'est pas un téléviseur ou un grille-pain que nous nous préparons à acheter», m'avait-elle répété sentencieusement alors que nous traversions la rivière.

La semaine suivante, nous étions propriétaires. C'est l'arbre qui m'avait convaincu.

*

Nous avons vécu dans cette maison pendant dix ans. Tranquilles. Le rêve au bout des doigts, parce que c'est ce que nous avons toujours voulu, une retraite paisible à l'écart de la ville.

Au cours de la onzième année, l'agrile est venu s'installer. Du côté de la maison où j'avais accroché mon hamac,

je voyais danser les branches au-dessus de la corniche ; le frêne s'étirait, sur la pointe des pieds, pour se donner en spectacle. Un lien étroit formé entre nous avec les années, une convention secrète assurée par le contact visuel que nous arrivions à maintenir de tous les angles du terrain. Pareil de l'intérieur : toutes les fenêtres procuraient une vue sur le géant, quand ce n'était que celle de son ombrage.

Lorsque, pour la première fois, j'ai remarqué le fléchissement des branches à la cime, j'ai pris sur mon dos ce que je croyais être une forme de lassitude végétale. Dans les jours qui ont suivi, il m'a semblé que mes jambes s'étaient alourdies ; je n'arrivais pas à atteindre le bout de la journée sans faire la sieste dans l'après-midi et j'avais moins d'appétit.

Un matin où j'étais monté sur le toit pour examiner la cheminée, la chose m'est apparue évidente : le beau vert pâle des feuilles s'était décoloré, leur tissu, asséché ; la frondaison déclinait, tirée vers le sol ; le bout des branches, comme des hameçons suspendus, incapables d'accrocher solidement le souffle du vent.

Le frêne était mal en point.

Je suis descendu en vitesse et j'ai pris sur le comptoir les clés de ma voiture. « Je reviens tout à l'heure », ai-je répondu à Jacqueline qui s'était levée de table, dubitative. « Mais... » Il me semble avoir fait crisser les pneus.

*

Quelques semaines plus tard, quand les employés de la pépinière ont chargé dans leur camion la dernière branche, j'étais déjà rentré dans la maison. Je n'avais pas la tête à chercher dans les catalogues un *arbre de remplacement* ; pas la tête à *repenser* l'aménagement de la façade désormais dépouillée de son principal objet, sa raison d'être ; pas la tête aux projets.

L'agrile. L'insecte vert, les petits chemins creusés sous l'écorce qui invariablement auraient fini par tout détruire. Autant signer un abonnement à la souffrance. Pas le cœur à cela : l'altération des couleurs, la chute des feuilles, la rigidité progressive de la danse... L'agonie. Et bientôt peut-être, la prolifération du coupable, jusqu'à ce qu'il ose

même sortir de ses galeries pour venir me narguer. Pas le cœur à cela.

L'abattage. On en serait arrivé là de toute façon.

«Tu t'y feras, Gabriel, tu t'y feras, me disait Jacqueline sur tous les tons dans les jours qui ont suivi. Regarde ce bel espace devant la maison... la lumière maintenant, dans la pièce avant... finie la corvée d'automne...» Elle n'allait jamais jusqu'au bout de ses arguments, qui se renversaient d'eux-mêmes.

Je sortais peu. Une fois seulement j'ai marché vers la souche, comme on va à un enterrement. Des amas de sciure humide dispersés dans l'herbe; quelques feuilles flétries. Je me suis accroupi pour balayer la surface du bois et j'ai suivi du doigt la trace des cernes, à partir du centre. Une manière d'éprouver le temps, de mesurer le poids des dix dernières années peut-être. J'ai répété ce mouvement circulaire, l'ai prolongé jusqu'à l'écorce à moitié arrachée.

Dans la sciure humide qui m'est restée entre les doigts après mon rituel se cachait un petit cadavre vert, les pattes dressées vers le ciel: celui de l'agrile.

*

Nous n'avons pas vécu onze années dans cette maison. Quelques mois seulement après l'abattage, nous avons plié bagage et sommes retournés en ville.

Jacqueline: cette manie de toujours chercher le beau côté des choses. Pendant l'hiver qui avait précédé notre départ, elle avait fait valoir le bénéfice que tirerait le déneigeur de l'espace de terrain libéré. Je lui avais proposé de démolir le cabanon, et peut-être la galerie avant; puis de vendre sa voiture, qui occupait au moins la moitié de la cour. «J'essaie seulement de t'encourager un peu, moi. Regarde-toi: tu ressembles à une branche morte depuis qu'on lui a coupé les siennes», m'avait-elle lancé en pointant rageusement la fenêtre du salon.

Elle me la répétait dix fois par jour, cette histoire de branche morte. Comme si je n'étais pas déjà suffisamment affecté. À l'intérieur de la maison, puis à l'intérieur de moi: les refuges habituels, avec les désordres quotidiens imputables à mon état végétatif. La télé, surtout des

documentaires sur la vie animale ou sur les catastrophes naturelles. Internet, les recherches sur tous les insectes nuisibles. Puis de longues soirées à relire mes vieux numéros de *National Geographic*. «Ça t'arrive de songer à ramasser un peu ce bordel?» me lançait ma femme en rentrant du travail, à peine déshabillée.

Le regard vide. J'avais, semble-t-il, le regard vide.

Un soir, elle était entrée dans le bureau. C'est le son de ma voix qui l'avait attirée, elle me l'a dit plus tard. Je fixais l'écran de l'ordinateur et je murmurais des horreurs, les yeux exorbités. Des menaces de torture (arracher les pattes, crever les yeux, percer le ventre, des choses «qu'on ne souhaite qu'à son pire ennemi»), proférées avec une cruauté qu'elle ne m'avait jamais connue. Jacqueline se tenait sur le seuil et m'observait en silence, troublée. Ce n'est qu'après quelques secondes qu'elle s'en était rendu compte : l'écran de l'ordinateur était éteint.

«Gabriel!» Sa voix m'avait fait bondir, mes genoux avaient cogné la table et la boîte entomologique posée sur l'écran avait dégringolé sur le plancher : éjecté par le choc, le petit cadavre vert était retombé sur ses pattes, l'aiguille qui lui traversait le corps plantée dans le tapis.

Jacqueline ne m'avait pas consulté : le lendemain, elle avait téléphoné à l'agent immobilier.